

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIEME PARTIE — LES SECRETS DE MAITRE Eudes

VI — LE DUEL

Tout en se rapprochant des combattants qui ne lui accor-

daient pas la moindre attention, le bernardin, les mains serrées l'une contre l'autre, les doigts entrelacés comme pour les serrer vers le ciel, l'œil fixe et lançant sous l'épais capuchon qui lui couvrait le visage un regard de flamme d'une ardeur telle qu'il semblait éclairer comme le feu de la foudre, le bernardin était évidemment sous le coup d'une surexcitation formidable.

Ses bras s'agitaient avec des secousses convulsives sous ses larges manches qui les recouvraient; ses jambes marchaient par saccades, et ses dents, s'entrechoquant sous les contactions des mâchoires, faisaient entendre un bruit sec et irrégulier.

Pour s'avancer lentement, pour contenir l'agitation de tout son être, il fallait que cet homme fût doué d'un empire extraordinaire sur lui-même ou qu'il obéît à un sentiment bien puissant.

Enfin il s'arrêta en face du turtre.

— S'il meurt! murmura-t-il, je ne croirai plus en la justice de Dieu!

Les six gentilhommes avaient la tête nue, tous six tenaient de la main droite l'épée à la lame droite et effilée, comme on les portait à cette époque, et de la main gauche, la dague à lame courte et large, serrée contre la poitrine et destinée à parer les

coups que l'épée ne rencontrait pas. Les six fers polis et acérés s'étaient heurtés en se froissant dans un même choc, et chacun, après avoir jeté un coup d'œil rapide à ses voisins, avait reporté aussitôt les yeux sur son adversaire et les regards s'étaient croisés menaçants, comme venaient de se croiser les lames bril-

lantes et meurtrières.

Bernac et La Guiche étaient de même force; ils se connaissaient tous deux, ils s'étaient vus mutuellement à l'œuvre, et leur attaque éricuse et calme se ressentit de la conscience que chacun avait de la science de son ennemi.

Le marquis d'Herbaut comptait sur son adresse et à peine senti l'épée de M. de Bernacville qu'il attaqua avec une furie et un déluge de feintes, d'engagements, de froissements, qui eussent, certes, ébranlé un adversaire moins habile que le sien.

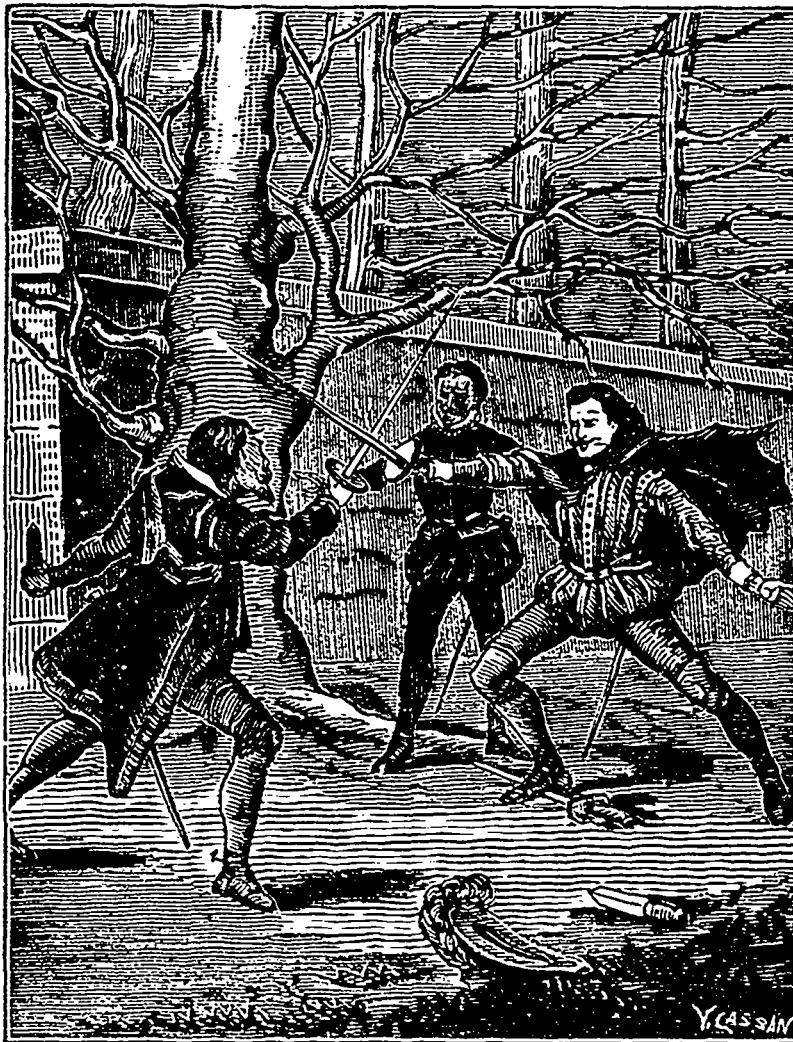
De la part du comte et du chevalier, du marquis et de M. de Bernacville, le combat offrait des chances à peu près partagées et il était difficile de décider d'avance de quel côté serait la victoire.

Quant au baron et au comte d'Oroay, la chose, au premier abord, semblait être bien différente.

Tandis que le comte tombait en garde avec cette aisance et cet a-

plomb du duelliste certain de dépêcher son homme, le baron se ramassait sur lui-même avec la souplesse et l'agilité de la panthère qui s'apprête à bondir sur sa proie.

Les deux fers se choquèrent, mais le baron présenta si peu de corps à l'épée de son adversaire que la pointe de celle-ci rencontra le vide au-dessus de la tête du baron.



— "Il est à moi seul!" hurla le jeune homme d'une voix rauque.

—Quelle est cette nouvelle manière de se battre ? s'écria le comte d'Ornay en parant avec la rapidité de la foudre une attaque dans la ligne basse que venait de lui porter le baron.

—C'est la mienne ! répondit Maro en hochant subitement de côté.

—Par tous les diables de l'enfer ! reprit le comte en portant coup sur coup au baron une attaque et un redoublement d'épée qui tous deux rencontrèrent la lame rapide de la vieille rapière ; si vous ne savez pas vous mettre en garde, vous savez au moins manier une épée, c'est une justice à vous rendre !

—Vous croyez !

—Je le crois et je l'affirme.

—Et vous dites vrai ? s'écria le baron en se dressant soudainement et en portant au comte un coup de quarte haute avec une dextérité telle que son fer, trouvant le fer de son ennemi, laboura le haut du bras de son adversaire.

Le comte d'Ornay poussa un cri de rage et sauta en arrière.

Sans poursuivre son ennemi hors de portée le baron abaissa la pointe de sa rapière et attendit.

—Quand vous voudrez ! dit-il.

M. d'Ornay revint en garde, mais cette fois le sourire railleur qui avait animé sa physionomie au début du duel, avait complètement disparu.

En constatant l'adresse et la vigueur du jeune homme qu'il avait été sur le point de mépriser, le duelliste avait repris son sang-froid et son calme ordinaire.

Le combat recommença.

M. d'Ornay employant toute sa science, déployant toutes les ressources de l'art dans lequel il avait conquis si fatalement cette réputation de la plus fine lame de la cour, M. d'Ornay se tenant sur la défensive, se contenta de parer, attendant un moment propice pour porter une botte décisive.

Mais il avait affaire à un homme d'une agilité telle, d'une main si ferme et si sûre que la défensive sur laquelle il se tenait exigeait la plus profonde attention de sa part, car la pointe de l'arme menaçante voltigeait autour de lui avec l'inouyable rapidité de l'éclair.

Aux regards fascinateurs lancés par les petites prunelles grises du comte, répondaient les rayons flamboyants, qui jaillissaient des yeux bleus du jeune gentilhomme.

Ces regards rivés ensemble se heurtaient foudroyants et acérés.

C'était une lutte effroyable, mortelle, incessante, que se livraient ces deux hommes qui n'avaient cependant aucun motif personnel pour se haïr ; mais on devinait qu'à la fin de cette lutte un cadavre devait demeurer sur le sol.

Une seule blessure cependant avait encore été faite : c'était celle reçue par le comte, mais elle était tellement légère, tellement insignifiante qu'elle n'avait pu qu'excoiter la colère de M. d'Ornay sans rien lui enlever de ses forces et sans le gêner dans ses mouvements.

Tout à coup un cri étouffé retentit à la droite des combattants : c'était M. de Benzéville qui, la poitrine trouée par l'épée de M. d'Herbaut, roulait agonissant sur le terrain déjà humide de son sang.

Le marquis jeta un regard investigateur sur les deux groupes encore debout.

Bernard et La Guiche étaient toujours aux prises, sans qu'aucun avantage eût encore fait pencher la balance en faveur de l'un d'eux.

Cependant, on sentait les coups mollir par suite de la fati-

gue ; mais les deux gentilshommes, comprenant que la force allait leur faire défaut, redoublèrent subitement d'énergie.

Là aussi le dénouement était prochain.

Le marquis avait le droit, d'après les règles du duel, de se porter au secours de celui des siens qui avait besoin de son aide : il courut donc se placer auprès du baron, dont l'adversaire semblait en ce moment même reprendre l'offensive.

En apercevant d'Herbaut et en comprenant son intention, Maro se jeta entre lui et d'Ornay par un bond qui faillit lui être fatal, car l'épée du comte déchira son pourpoint au dessus du bras gauche.

Le marquis se recula : au même instant, le comte d'Ornay, profitant d'une fausse attaque du jeune homme, lui porta un coup de prime en élevant la main : le fer rencontra la naissance de la clavicule et trancha les chairs dans toute la longueur en glissant sur l'os.

—Vous en tenez ! cria le comte.

Le baron rugit comme un jeune tigre blessé par le chasseur.

A ce cri, auquel répondit un sourd gémissement parti de la poitrine du moins, muet spectateur de ce drame saisissant, le marquis crut que son jeune compagnon réclamait le secours qu'il venait si prématurément de refuser.

M. d'Herbaut se précipita donc l'épée haute sur le comte d'Ornay.

Celui-ci para le coup avec sa dague ; mais un second cri, ou plutôt un second rugissement s'échappa de la bouche crispée du baron.

Bouissant vers d'Herbaut, ne pouvant parler tant sa gorge était aride, il jeta sa dague, saisit de la main gauche l'épée du marquis, l'arracha avec une violence à laquelle nulle force humaine n'aurait pu résister, et, la lançant à terre, il brisa la lame en posant dessus son pied droit.

Cette action s'était accomplie avec une rapidité telle que le marquis, stupéfait, n'eut pas le temps de tenter un geste ni de formuler une parole, mais elle avait une seconde fois été fatale au jeune baron.

Le fer du comte d'Ornay, ne rencontrant pas la parade, avait déchiré le haut du bras de son adversaire.

Comme la première, cette seconde blessure était sans gravité, mais plus que la première encore elle parut excoiter le jeune homme et porter au plus haut degré sa rage fiévreuse.

« Il est à moi seul ! » hurla-t-il d'une voix rauque en foulant triomphalement aux pieds la lame qui avait voulu quelques instants avant, s'allier à la sienne pour vaincre le comte d'Ornay.

Et il se précipita sur son ennemi.

La physionomie du jeune homme avait changé d'aspect et avait revêtu subitement une expression réellement terrifiante.

L'œil fixe, les narines ouvertes, la bouche contractée, les cheveux rejetés en arrière, on lisait clairement sur son front ruisselant de sueur le mépris du danger et l'amour du carnage.

Sa respiration haletante sifflait dans sa poitrine, et sa main rapide et ferme redoublait de force et d'adresse.

Ce n'était ni la pose ni les allures d'un gentilhomme de cour voulant bien tomber sur le terrain, mais y tomber galamment et avec grâce ; c'était l'attitude, l'attaque et la défense d'un sauvage habitué à lutter avec les terribles hôtes des forêts et qui, insouciant des blessures, sait que le combat ne doit finir que par la mort de l'un des combattants.

Inquiet, hésitant, le comte d'Ornay, le farouche duelliste, était revenu à la défensive.

Le moine, palpitant tour à tour d'espérance et d'effroi, demeurait immobile, fasciné par cet émouvant spectacle.

Par moments, sa main droite frémissante semblait chercher à son côté, sous sa robe, la garde d'une épée absente.

Puis, reprenant son sang-froid, il rentrait dans son apparente impassibilité stoïque.

Par trois fois cependant, tout en combattant avec une fureur sans bornes, le baron avait lancé un coup d'œil sur les deux autres adversaires, qui continuaient aussi leur lutte acharnée.

En voyant le comte de Bernac encore debout et combattant toujours, un éclair de joie illumina son visage.

On eût dit qu'il s'intéressait plus à l'existence du comte qu'à celle du chevalier ; mais cette sollicitude évidente avait un caractère étrange.

Le regard qu'il lançait sur M. de Bernac était plutôt empreint d'une jalouse inquiétude que d'un sentiment amical, c'était un coup-d'œil semblable à celui de l'animal féroce qui craint de voir dévorer par un autre la proie qu'il s'était réservée.

Le comte et le chevalier venaient de faire un coup fourré : le comte avait le bras labouré et le chevalier la cuisse droite trouée au-dessus du genou ; leur sang coulait en abondance, mais cependant la peau seule avait été lacérée.

Le combat recommença entre eux.

Le marquis, privé de son épée que le baron avait brisée, était contraint de laisser les parties égales et de demeurer spectateur inactif.

Quand à Giraud, entraîné par le spectacle qu'il contemplait, il avait oublié tout sentiment de prudence et, écartant complètement les branches du buisson, il avançait sa tête pâle pour mieux voir.

Aucun des quatre combattants ne pouvait le remarquer, tant était grande la préoccupation personnelle de chacun.

Tout à coup M. de Bernac fit un mouvement ; le marquis voyant que son adversaire, qu'il croyait mort, respirait encore, se précipita vers lui pour lui prodiguer les soins que réclamait impérieusement son pénible état.

En s'élançant, poussé par un sentiment d'humanité, d'Herbaut avait passé derrière La Guiche.

En ce moment le chevalier, pressé par le comte, faisait un mouvement de retraite : sa jambe gauche rencontra celle du marquis lancé en avant.

L'épée de la botte de celui-ci accrocha le talon de celle du chevalier, et son pied retombant à faux fit perdre l'équilibre à La Guiche.

L'adversaire de M. de Bernac glissa et tomba à terre.

Le comte, ainsi que cela était son droit, fondit sur son ennemi renversé, bien que celui-ci fût dans l'incapacité absolue de se défendre.

En effet, La Guiche, en faisant un effort pour retarder sa chute et en cherchant un point d'appui par un mouvement naturel, avait abaissé vers la terre la pointe de son épée, et la poignée, recevant tout le poids du corps, avait fait pénétrer la lame dans le sol humide.

Le pauvre chevalier n'avait donc plus que sa dague pour tout moyen de défense, et encore la main qui tenait cette dague s'était engagée sous les plis du collet détaché par la violence de la chute.

D'Herbaut, les mains vides, poussa un cri d'effroi.

C'en était fait du chevalier... Déjà le fer menaçant s'abaissait sur sa poitrine... lorsque Marc, voyant le danger que

courait son compagnon, fit en arrière un bond si rapide et si prodigieux, qu'il se trouva auprès du gentilhomme renversé.

D'un revers énergique il fouetta l'épée du comte au moment où la pointe atteignait le pourpoint de La Guiche, mais ce revers avait été lancé d'un bras tellement puissant que l'arme, chassée brusquement, s'échappa des doigts de M. de Bernac et alla rouler à l'extrémité du tertre.

Puis, revenant à son adversaire plus lestement encore qu'il ne l'avait abandonné, le baron porta un coup de quart basse, lia le fer avec une adresse et une agilité nouvelles et se fendit à fond en poussant un troisième rugissement sonore, mais un rugissement de joie cette fois.

L'épée du baron, glissant sous le bras de son adversaire, venait de se plonger dans le sein du duelliste.

Le coup avait été si violent que la lame disparut aux deux tiers dans la blessure.

Le comte d'Ornay chancela, frappa l'air de ses bras étendus, sa main laissa échapper son épée, qui tomba à terre, et pirouettant sur lui-même, il s'abattit lourdement sur le sol.

Le baron venait, durant l'espace d'une seconde, de secourir celui dont il avait embrassé la cause et de vaincre son ennemi : il avait sauvé la vie à un homme et donné la mort à un autre.

Ivre de sang et de fureur, à peine eut-il frappé d'Ornay qu'il se retourna vers Bernac, et ne s'apercevant pas, dans son ardeur à combattre encore, que le comte était désarmé à son tour, il se précipita pour l'attaquer, sans ralentir de force ni de furie.

Mais cette attaque fut courte : trois interventions eurent lieu à la fois.

D'une part, La Guiche s'était lestement relevé.

De l'autre, Giraud, effrayé sans doute du danger que courait celui sur lequel il veillait avec une si vive sollicitude, Giraud quitta son poste d'observation et s'élança entre les deux nouveaux ennemis.

Enfin le moine, en voyant le baron menacer le comte sans armes, était accouru sur le lieu du combat.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria de Bernac en croyant à une trahison de la part de ses adversaires.

— Au nom du Dieu de paix et de miséricorde ! dit le moine en s'avancant bravement au milieu des épées nues et en étendant un crucifix qu'il venait de tirer de son sein.

— Laissez faire, mon père ! dit le baron en voulant repousser le bernardin.

Mais celui-ci tint ferme, et se penchant rapidement vers l'oreille du jeune homme :

— Au nom de l'oasis du désert de Barca ! dit-il à voix basse et précipitée.

Cette singulière phrase parut produire sur le jeune voyageur un effet foudroyant.

Bondissant en arrière il abaissa son épée.

— Il le faut, ajouta le moine.

Le baron regarda fixement le bernardin ; mais le capuchon de celui-ci offrait un rempart tellement impénétrable, qu'il ne put distinguer les traits du visage du religieux.

Bernac, sans reculer d'un pas, avait saisi sa dague de la main droite.

Giraud, remarquant l'intervention puissante du moine et le mouvement de retraite du baron, s'était jeté de côté, et, craignant sans doute d'excoiter l'attention du comte, il avait regagné les arbres, derrière lesquels il s'était tenu jusqu'alors.

La Guiche était donc seul devant le comte, mais cette fois il était debout, l'épée au poing, et son adversaire était presque à

sa moroi, comme lui-même se trouvait à la sienne quelques secondes auparavant.

Peut-être allait-il frapper à son tour, lorsque le bernardin, qui s'était de nouveau avancé contre les adversaires, les sépara encore :

—Assez de sang ! dit-il ; deux cadavres ne vous suffisent-ils pas ?

Et il désignait les corps étendus de MM. d'Ornay et de Benzeville.

—D'ailleurs, ajouta le baron, si je ne me bats pas, personne ne se battra plus !

Le moine fit un signe de tête approbateur, comme s'il eût compris une intention secrète du jeune homme sous les paroles qu'il prononçait.

—Ce bernardin a raison, dit le marquis en s'avancant à son tour ; un duel ainsi coupé est comme un repas interrompu, il ne vaut plus le diable !

Donc, rengalez, et réservez-vous pour une autre fois.

La Guiche et le comte se regardèrent un moment en silence.

Il était évident que, animés tout à l'heure l'un contre l'autre par le combat qu'ils s'étaient livrés, ils se trouvaient maintenant singulièrement refroidis.

La cause du duel avait été si légère, si futile, que, certes, aucune animosité n'existait entre eux.

En voyant les deux seconds de son adversaire gisant vaincus sur le terrain, en contemplant le comte désarmé, La Guiche comprit que c'était à lui à faire les avances de la réconciliation.

—Si tu ne tiens pas plus que moi à continuer, dit-il, restons-en là ! Veux-tu ma main ou mon épée ?

Le comte hésita un moment ; puis il haussa les épaules.

—Ce n'était pas la peine de nous déranger, alors, fit-il en souriant.

—Bah ! vous ferez mieux une autre fois, dit le marquis.

La Guiche passa son épée dans sa main gauche, et tendit la main droite désarmée à son adversaire.

Celui-ci y plaça la sienne.

—Ca ! dit d'Herbaut, ce pauvre Benzeville respire encore. Il faudrait tâcher de lui porter secours.

Je vais courir au cabaret de la Branche-de-Saule ; l'hôte est un peu chirurgien, il fera transporter chez lui le baron et en prendra soin, en entendant qu'on puisse le conduire à son hôtel.

Et le marquis fit un pas en avant ; mais le bernardin l'arrêta.

—Ce devoir me regarde... dit-il ; restez auprès du blessé, je vais vous envoyer les secours nécessaires.

Et il se retourna pour s'éloigner ; ce mouvement le plaça près du baron.

—Demain, à dix heures, au logis que vient de vous indiquer le vieux sergent de la Porte-Neuve ! fit-il à voix extrêmement basse.

Il continua sa route sans presque s'être arrêté.

Le baron tressaillit ; depuis l'intervention du moine, et les paroles qu'il avait prononcées, le jeune homme paraissait plongé dans une rêverie profonde, qui avait subitement remplacé la fureur l'animant quelques instants auparavant.

Il suivit de l'œil le moine, qui disparaissait d'un pas rapide, se dirigeant vers le cabaret en question.

—Et d'Ornay ? demanda La Guiche.

—Oh ! celui-là, répondit d'Herbaut en se penchant vers le corps inanimé de l'adversaire de Maro, il est mort, et bien mort.

M. de Bernac, dont l'un des seconds avait été tué, et dont l'autre ne valait guère mieux, supportait sa défaite en homme habitué à avoir été assez souvent vainqueur en semblables circonstances pour pouvoir admettre sans honte un revers de fortune.

Voulant étouffer, en apparence, le dépit qu'il ressentait au fond du cœur, et la colère que lui avait inspirée le courage et l'adresse du baron, il se rapprocha de ses ennemis victorieux.

—Ventre-saint-gris ! dit-il en désignant la blessure du comte d'Ornay, voilà un galant coup d'épée : je vous fais compliment, monsieur le baron.

—C'est son début ! dit la Guiche.

—C'est une belle entrée dans le monde !

—Vive Dieu ! s'écria d'Herbaut, je le crois bien ! Commencer son existence à Paris en tuant le plus illustre raffiné de la cour, c'est fort beau cela !

Maro s'inclina en silence ; il était toujours absorbé dans ses pensées.

D'Herbaut, La Guiche et Bernac étaient debout autour du cadavre de d'Ornay.

Giraud quitta le tertre en ce moment pour s'éloigner ; il passa sous les yeux du baron qui, seul, à l'écart, se tenait immobile.

En rencontrant la personne de l'ex-archer de la prévôté de Rouen, les regards de Maro n'exprimèrent tout d'abord aucun sentiment ; mais tout à coup, et à l'instant où Giraud disparaissait, l'œil du baron s'alluma, et il porta la main à son front comme pour y faire appel à un souvenir ancien ; mais son bras retomba aussitôt, et il fit un mouvement d'épaules indiquant qu'il repoussait une pensée qui venait de se faire jour dans son cerveau.

Arrivait alors, envoyé par le bernardin, l'hôte-chirurgien suivi de quatre valets.

Benzeville, dont on constata de nouveau l'existence, fut emporté avec les précautions infinies qu'exigeait son état.

Quant au comte d'Ornay, dont le sang devenu noir ne coulait plus de la blessure, on l'enleva péniblement à son tour, et on le transporta également dans le cabaret dont le propriétaire, habitué de longue main à ces expéditions sanglantes, et au rôle qu'il avait à y jouer, se chargea à la fois, moyennant bonne récompense, du pansement du blessé et de l'inhumation du mort.

Les duels valaient aux cabaretiers du Pré-aux-Clercs autant même et plus de profits peut-être que les obalands qui venaient le soir encombrer leurs bancs et leurs tables.

Les quatre gentilshommes avaient accompagné le lugubre cortège.

Arrivés à la porte du cabaret, La Guiche donna l'ordre que l'on amenât son cheval, ainsi que ceux de ses deux seconds.

Quant à Bernac, comme il était venu en bateau, le passeur l'attendait sur la berge.

—Au revoir, cher comte, dit le chevalier en s'adressant à M. de Bernac ; à ce soir, n'est-ce pas ? Tu vas au bal de l'ambassadeur d'Espagne ?

—Certes ; et je vous y trouverai tous trois ?

—Sans doute ; nous emmènerons le baron avec nous.

Bernac salua de la main les trois jeunes gens, et descendit vers la berge où était amarré son bateau.

—Reprenons-nous le bac ? demanda le marquis.

—Non, répondit La Guiche, rentrons par la porte de Nesles, nous traverserons le Pont-Neuf, et nous montrerons ainsi une partie de la capitale à notre brave ami, qui est décidément aussi

bon tireur d'armes qu'il est hardi cavalier. Cette promenade, vous sourit-elle, baron ?

—Parfaitement ; mais je crains que votre blessure ne vous fatigue.

—Bah ! ce n'est rien ; une égratignure. J'ai noué mon mouchoir dessus et les chairs sont rapprochées. Ainsi, si vous ne voyez d'autre empêchement...

—Aucun autre !

—Alors, en route !

La Guiche poussa son cheval.

—Eh bien ! venez donc, baron ! cria d'Herbaut en voyant Maro immobile et les regards fixés sur la Seine.

Le jeune homme suivait avec une attention profonde le comte de Bernac qui, en ce moment, entrait dans le bateau qu'il l'avait amené et allait le reconduire.

—Cordieu ! continua le marquis, si ce cher comte ressent de la sympathie pour vous, vous n'en manquez pas pour lui, à ce qu'il paraît, mon cher baron, car vous ne le quittez pas des yeux.

—Vous vous trompez, marquis, je regardais la Seine et la nouvelle galerie du Louvre, et je trouvais cela fort beau.

Puis, remarquant en ce moment que le fourreau de l'épée du marquis était veuf de sa lame :

—Monsieur le marquis, dit-il vivement, j'ai oublié de vous prier de me pardonner la façon brutale dont j'ai agi vis-à-vis de vous en brisant votre épée. Daignez-vous me le faire et attribuer cet acte, que je regrette profondément à cette heure, à la seule crainte de voir tuer mon adversaire par une autre main que la mienne.

—Si je vous pardonne, mon cher baron ! s'écria d'Herbaut ; je le crois cordieu bien ! D'ailleurs, vous êtes réellement le héros de la matinée...

—Oh ! marquis...

—Pas de modestie mal placée, baron, dit La Guiche ; vous vous êtes battu comme un lion ! Jamais je n'ai vu plus belle conduite sur le terrain d'un duel.

Quant à moi, vous m'avez sauvé la vie et je ne l'oublierai pas, croyez-le. Je le dis, sans faire de beaux discours : vive Dieu ! je vous aime !

Maro serra la main que lui tendait le gentilhomme.

—Or ça ! ajouta celui-ci, nous ne nous quittons pas de tout le jour, hein ?

—Je vous demanderai, au contraire, la permission de vous quitter bientôt, dit Maro.

—Vos affaires vous réclament ?

—Oui.

—Alors à votre aise, baron ; mais ce soir rendez-vous chez moi, pour de là aller au bal tous trois ensemble.

—Volentiers.

—Avez-vous un déguisement ?

—Oui.

—Très-bien, alors.

—Et, dit le baron, après quelques minutes de silence, vous croyez que M. de Bernac viendra ce soir à ce bal où vous voulez me conduire ?

—S'il viendra à l'ambassade d'Espagne ?

—Oui.

—Certes.

—Il y viendra pour deux raisons, ajouta La Guiche. La première, c'est que toute la cour y sera ; la seconde, c'est que nous y verrons la jolie Diane d'Aumont, et qu'en sa qualité de

fiancé et d'amoureux passionné de la fille du prévôt il ne saurait manquer de se rendre au bal, où la beauté de celle qu'il aime brillera d'un si vif éclat.

—Ce pauvre prévôt ! dit le marquis en riant. Sais-tu, La Guiche, qu'il est fort empêché en ce moment.

—A propos du capitaine La Chesnaye, qu'il a promis au roi de lui livrer sous quarante-huit heures ?

—Oui, et le roi tiendra d'autant plus à ce que d'Aumont ne manque pas à sa parole que La Chesnaye a fait des siennes depuis hier.

Cette nuit, le drôle n'a-t-il pas osé brûler une partie de l'hôtel de Mercœur, piller l'autre partie, insulte au portrait du duc et pendre trois valets !

—Qu'est-ce donc que ce La Chesnaye dont vous parlez ? demanda le baron en reprenant son calme, car, au nom du bandit prononcé par le chevalier, il était devenu subitement d'une pâleur extrême.

—Un chef de bandits qui désole la ville et qui jusqu'ici demeure introuvable. On raconte sur lui les choses les plus extraordinaires.

—Et vous dites que le prévôt de Paris est empêché à cause de la capture de cet homme ?

—Certes ! Ce pauvre d'Aumont risque fort d'encourir la disgrâce du roi et de se voir privé de ses charges s'il ne réussit pas à s'emparer de ce brigand, sans compter que le duc de Mercœur a juré que, si le prévôt ne le vengeait pas de La Chesnaye, il se vengerait, lui, sur le prévôt.

—Et Mercœur est homme à ne pas faillir à son serment, ajouta La Guiche.

—Et ce M. d'Aumont sera ce soir au bal, ainsi que sa fille Diane ? dit brusquement le baron.

—Oui, répondirent à la fois les deux gentilhommes.

Le baron baissa lentement son front, devenu rêveur.

—De Bernac ! d'Aumont ! Diane ! murmura-t-il intérieurement, car ses lèvres ne tressaillèrent même pas. Je les aurai donc vus tous trois aujourd'hui.

A cette heure enfin ma mission commence ! Un autre aussi me reste à trouver ; mais celui-là non plus, celui-là surtout n'échappera pas à ma vigilance !

Oh ! bonheur et espoir à ceux qui ont aimé mon père ; mais malheur et vengeance sur ceux qui l'ont tué, sur ceux qui ont fait de ma jeunesse une longue et pénible torture !

Puis il ajouta :

—L'Indien a tenu sa promesse ; il ne m'a pas trompé.

C'était lui sous cette robe de moine ; mais cet autre homme que j'ai vu passer... cet homme qui me semble avoir tenu une si grande place dans mes rêves, si ce n'est dans mes souvenirs, quel est-il ?

—Eh bien ! qu'avez-vous donc, baron ? vous ne dites rien ! fit La Guiche en frappant familièrement sur l'épaule de son compagnon.

Tenez, cette haute tour que vous voyez à votre gauche, c'est la fameuse tour de Nesles, et en face de nous voici la porte du même nom. Un temps de trot, dans trois minutes nous serons au Pont-Neuf, la merveille nouvelle du vieux Paris !

Et les trois cavaliers, activant l'allure de leurs montures, s'engagèrent sous la voûte qui faisait communiquer le pont-levis jeté sur le fossé d'enceinte avec la capitale du royaume.

VII

MARS

La petite chambre que loua le baron dans la maison de dame Perrino, la nièce du cousin du vieux sergent, était située au deuxième étage sur la rue.

Cette maison, construite durant le siècle précédent, était à l'extérieur surchargée de ces arabesques bizarres où s'ébalaient les caprices ingénieux de l'architecture de la Renaissance.

Une tourelle en saillie, ou, pour nous servir de l'expression technique, en encorbellement, construite à l'angle droit du bâtiment, servait de cage à l'escalier, qui grimpait péniblement aux étages supérieurs.

Chacun de ces étages, au nombre de trois, était garni de fenêtres formant des cintres surbaissés, nommés « cintres en anse de panier, » et le premier, s'avancant en forte saillie sur la rue, établissait ce qu'on appelait à cette époque un « avant solier, » espèce de galerie couverte qui protégeait contre la pluie ou l'ardeur du soleil les bourgeois qui devaient assis sur une poutre ou sur un banc de pierre devant la porte du logis.

Au-dessus de cette porte, suivant l'usage qui faisait des légendes, inscriptions latines ou françaises, un des ornements usités des maisons, on lisait cette devise, ou plutôt cette sentence, que l'architecte ingénieux et érudit avait appropriée à la destination du bâtiment :

QUI DOMUS EST VICTUSQUE DEGENS ET PATRIA DULCIS,
SUNT SATIS HÆC VITÆ; CÆTEBA, CURA, LABOR.

ce qui veut dire : « Maison et table convenables, donc patrie, suffisent à l'homme ; le reste n'est que fatigue et souci. »

Le toit, élevé et très-aigu pour faciliter l'écoulement des eaux, était garni au faite par une crête de plomb, et le pignon offrait orgueilleusement à l'œil ses sculptures étranges et son front orné.

La chambre, louée par le jeune homme au prix modeste d'une demi-pistole par semaine, était meublée suivant le goût de l'époque, qui admettait l'art et l'élégance, mais à laquelle toute idée de confortable était complètement inconnue.

Ainsi les portes étaient mal closes, les larges dalles qui recouvraient le plancher étaient froides, les tapisseries qui ornaient les murailles étaient souvent soulevées par la bise qui soufflait du dehors, et le jour n'arrivait dans l'intérieur qu'affaibli et terné à travers les châssis en plomb des fenêtres, dans lesquels étaient encadrés de très-petits vitrages.

Il n'y avait pas de cheminée : chaque maison n'avait alors qu'un chauffage ou « chauffe doux » situé dans la salle du rez-de-chaussée, immense cheminée sculptée, sous le manteau de laquelle s'abritaient locataires et propriétaires.

Un grand lit de chêne, un bahut, quelques escabeaux, une table et deux de ces sièges garnis de coussins d'étoffe nommés alors des « cacans, » composaient tout l'ameublement.

Quelque médiocre que fut ce logis, le baron l'avait accepté et s'en était contenté avec cette facilité de l'homme habitué à ne pas faire fi des plus mauvais gîtes.

Sans doute pour pénétrer plus tôt dans ce Paris qu'il ne connaissait pas et qu'il avait hâte de voir, le jeune homme avait, le matin, précédé son léger bagage, car vers la fin du jour, après qu'il eut quitté ses nouveaux amis La Guiche et d'Herbault et qu'il eut arrêté sa chambre dans la maison de dame Perrino, il était revenu à la porte Neuve, et, s'arrêtant là où il s'était arrêté

pour parler au vieux sergent, chef du poste, il promena un regard interrogateur sur la route qu'il avait parcourue avant son entrée dans la capitale, et qui descendait, en le suivant, le cours du fleuve.

Le baron avait si bien combiné son temps que l'attente ne fut pas de longue durée.

Quelques instants avant le coucher du soleil qui s'enfonçait à l'horizon, laissant se détacher, sombres et ombrées, sur un fond rouge et chaud, les tours massives de Notre-Dame, la tour de Nesles et les tourelles pointues de l'hôtel de Nevers, un homme conduisant une mule apparut dans la direction de cette partie extérieure de Paris qui devait vingt années plus tard devenir le cours la Reine.

Homme et bête avançaient lentement, l'un tirant l'autre par la bride.

La mule portait, placée en travers sur son dos, une valise de convenable grandeur.

En apercevant l'animal et son conducteur, le baron laissa échapper un soupir de satisfaction et, poussant son cheval, il courut au-devant d'eux.

Le conducteur arrêta la mule et salua le jeune voyageur.

— Rue du Hoqueton, dans la maison de dame Perrino, dit le baron ; puis il expliqua au paysan le chemin qu'il avait à suivre pour atteindre le logis, chemin que lui avait expliqué à lui-même le vieux sergent, quelques heures auparavant.

Bien certain que l'homme ne pouvait se tromper et faire fausse route, Marc reprit au grand trot le chemin qu'il venait de parcourir.

Une demi-heure après, il regagnait sa chambre où ne tardait pas à venir le rejoindre le conducteur de la mule, lequel déposa dans un coin la valise qui était passée du dos de l'animal sur les épaules de l'homme.

Le baron paya le prix du transport et renvoya le paysan.

La nuit était venue ; le jeune homme appela dame Perrino qui s'empressa de monter chez son nouveau locataire.

L'hôtesse du baron était une belle personne de trente à trente-cinq ans, grande, forte, grasse, brune de cheveux, de sourcils et de prunelles, blanche de peau, bien assise sur ses hanches puissantes, à la physionomie souriante, au sourire agaçant, aux dents blanches et bien rangées, au regard clair et hardi, à la démarche libre.

Au moral comme au physique, dame Perrino était ce que l'on est convenu de nommer une maîtresse femme, et si son sourire aimable, son air avenant, ses appâts luxuriants et sa fraîcheur attrayante attiraient les galants sur son passage, on devinait que son bras nerveux et sa main leste étaient de force à maintenir dans les bornes du plus strict respect les passions inspirées par sa solide beauté.

Dame Perrino apparut sur le seuil de la chambre tenant à la main un flambeau dans lequel brûlait une humble chandelle, car le luxe des bougies n'appartenait alors qu'aux maisons riches.

— Vous voulez sans doute souper, mon gentilhomme ? car il se fait tard, dit l'hôtesse en plaçant le flambeau sur une table.

— Ma foi ! dame Perrino, je n'y songeais pas, mais je sens que vous avez raison ; mon estomac crie famine ! répondit le baron en souriant.

— Que vous servirai-je mon gentilhomme ?

— Ce que vous voudrez, ma belle hôtesse.

— Un demi-quartier de venaison, une tarte aux raves, un

petit pâté de bœuf haché, une galimafrée... des darrioles à la crème, des talmouzes au fromage mou...

—Oh ! oh ! dame Perrine, interrompit Marc en coupant court à l'énumération que faisait l'hôte avec une volubilité résultant évidemment de l'habitude. Oh ! oh ! me prouvez-vous pour un receveur de tailles. Ma bourse ne me permet pas de telles somptuosités et un morceau de venaison me suffira.

—Accompagné d'une bonne bouteille de vin d'Anjou au moins ?

—Va pour le vin d'Anjou !

—J'en ai d'excellent et dont vous me direz des nouvelles, mon gentilhomme !

Et tournant prestement sur ses talons, dame Perrine s'élança dans l'escalier qui gémit aussitôt sous ses pas, qu'en dépit de notre galanterie nous ne saurions qualifier de légers.

Cinq minutes après, Marc était servi dans sa chambre, ainsi qu'il en avait manifesté le désir.

Depuis qu'il avait quitté La Guiche et d'Herbaut, le baron paraissait en proie à une méditation profonde, dont l'avaient à peine tiré l'arrivée de l'homme chargé de lui apporter son bagage et la courte conversation qu'il venait d'avoir avec dame Perrine.

Assis devant la table, il demeura d'abord toujours absorbé dans ses pensées, puis il attira à lui la venaison et la bouteille de vin d'Anjou, se coupa une tranche de gibier, se versa une rasade et se mit à manger et à boire sans paraître accorder la moindre attention à ce qu'accomplissaient sa main, sa bouche et son estomac.

Evidemment l'esprit était loin de s'occuper du corps et le baron n'avait pas la moindre conscience de ce qu'il mangeait et de ce qu'il buvait.

Bientôt même le côté spirituel de sa nature domina tellement le côté matériel, que le jeune homme cessa de s'occuper du repas qu'il était en train de prendre et, ses coudes sur le bord de la table, sa tête dans ses mains dont les doigts fouillaient les boucles soyeuses de sa chevelure, il se laissa aller entièrement au travail de son cerveau.

Se levant brusquement il se dirigea vers la valise que le paysan avait déposé près du lit, il ouvrit le coffre et en remua le contenu pour retrouver un objet qu'il semblait chercher.

Cet objet était un petit cahier de parchemin en forme de livre, dont les feuillets étaient cousus ensemble, mais dont la tranche, opposée au dos, était fournie, mangée et déchiquetée comme si elle eût souffert par l'action du feu.

Ces déchiquetures, profondes en quelques endroits, devaient même altérer sensiblement l'intérieur du petit volume.

Le baron prit le livre et revint à sa place ; puis, attirant à lui le flambeau, il posa le cahier sur la table.

—Dans deux heures, dit-il à voix haute, en se parlant à lui-même, je vais commencer à jouer la terrible partie dont l'issue sera l'arrêt de mon avenir, et peut-être même le terme de mon existence !...

Voyons... suis-je bien préparé à la lutte ? Ai-je bien toutes mes forces ?... Suis-je dans la plénitude de mes facultés ?... N'ai-je rien oublié ? Rien ne peut-il m'entraver ?

Examinons !... Récapitulons !... Le général, avant de livrer une bataille décisive, revoit soigneusement ses plans et compte minutieusement le nombre des soldats dont il dispose...

Ne négligeons pas ces règles de la stratégie habile... Voyons si je ne me suis pas trompé jusqu'ici ! Voyons mes forces, mes moyens d'attaque et de défense !

En achevant ces mots, le baron se leva, fit quelques tours

dans la pièce, s'arrêta devant le bahut dont il parut contempler les sculptures et, reprenant ensuite sa marche lente et réfléchie, il se prit à repasser dans sa tête tous les souvenirs de sa vie passée, faisant circuler devant lui les diverses phases de son existence bizarre et aventureuse, comme se déroulent aux yeux du spectateur les toiles d'un panorama magique.

Comme il est absolument essentiel que le lecteur connaisse que quelques-uns des principaux incidents de la vie antérieure du personnage que nous mettons en scène, nous nous substituerons momentanément au baron pour dévoiler les pensées qui se réfléchissaient alors dans son esprit, et, adoptant la forme d'un bref et succinct récit, nous expliquerons d'un mot le coup et la nature des souvenirs qu'il évoquait et les causes qui avaient déterminés sa venue dans la capitale de la France.

Ce court récit est d'ailleurs trop étroitement lié aux événements que nous avons racontés jusqu'ici et se lie trop étroitement encore à ceux qu'il nous reste à raconter dans les pages qui vont suivre, pour que nous puissions nous abstenir de le mettre sous les yeux du lecteur.

VIII

LE DÉSERT

Trois ans avant l'époque à laquelle nous faisons remonter notre récit, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1602, au mois d'août, durant cette saison brûlante qui fait rassembler les déserts de l'Orient à de vastes fournaises, et où le soleil, roulant au milieu d'un ciel sans nuage, inonde de ses ardents rayons la terre qui se fend et les eaux qui s'évaporent, un homme monté sur l'un de ces coursiers arabes de pure race, à la crinière soyeuse, aux pieds légers et à la tête fine, intelligente et altière, traversait au pas cette immense plaine de Barca découpée à son contour par les limites de l'Égypte et par celle de la régence de Tripoli.

À ceux qui ne le connaissent pas, il est difficile de donner une idée véritable du désert africain.

Une étendue à perte de vue, où rien n'arrête le regard, un véritable océan de poussière se confondant à l'horizon avec le ciel plombé du ciel, une terre desséchée, aride, poudreuse, couverte de buissons de palmiers nains, dont les branches entrelacées forment un réseau inextricable et dont les feuilles brûlées par le soleil et rongées par le simoun se distinguent à peine du bois, est à peu près le coup d'œil de ces plaines sans bornes, où vivent depuis des siècles les tribus nomades.

Le désert de Barca n'offre rien de particulier, si ce n'est que les sources d'eau vive y sont peut-être plus rares encore, et les oasis de palmiers, d'orangers et de dattiers moins fréquentes que dans les autres parties du sol africain.

Le personnage qui s'aventurait ainsi au milieu de cette mer aux flots solides, mais non moins fatales et non moins perfides que ceux de la mer aux vagues écumeuses, portait par-dessus le burros blanc des Arabes le caftan brun des Syriens et sur la tête le fez rouge des Tunisiens.

Un large pantalon turc, en étoffe de laine blanche, couvrait les cuisses du cavalier, et ses jambes étaient protégées par des bottes de cuir rouge brodé d'argent.

La selle de son cheval était de velours rouge, à pommeau et à dossier élevé suivant la mode arabe, et les larges étriers, dans lesquels s'enfonçaient ses pieds, étaient d'argent massif.

Une longue lance attachée au bras droit, et dont l'extrémité inférieure reposait sur l'étrier, se dressait au-dessus des épaules

du cavalier dardant fièrement dans les airs son fer aigu et menaçant.

De lourds pistolets, lutz guerrier inusité alors parmi les Arabes, pondaient de chaque côté de la selle au pommeau de laquelle était attachée, en outre, une petite hache au manche recourbé et au fer soigneusement poli.

Sur la croupe du cheval était couché le cadavre d'une panthère. L'animal, fraîchement tué, portait à l'épaule gauche une blessure large et profonde, toute béante encore, et d'où s'échappait goutte à goutte un sang noir et épais.

Il était environ quatre heures de l'après-midi.

Le soleil, élevé à l'horizon, mais commençant cependant à déclinier vers l'ouest, répandait à torrents sa lumière brûlante.

Pas un souffle d'air n'agitait le feuillage sec des palmiers nains.

La chaleur était dévorante, et ceux-là seule qui l'ont eue sous ce climat, à cette époque de l'année, peuvent en comprendre l'intensité.

Cependant le cavalier se tenait droit en selle, et le cheval relevait nerveusement ses jambes fines comme si ni l'un ni l'autre n'eussent ressenti les atteintes de ces rayons incendiaires.

Dix heures durant le voyageur marcha sans changer l'allure de son coursier, et sans dévier de la direction qu'il avait prise. Il allait de l'ouest à l'est, c'est-à-dire tournant le dos à la régence de Tripoli et les yeux vers les rives du Nil.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Un homme de la Californie est tellement piégé qu'il veut qu'on réduise le prix de sa pension parce qu'il s'est fait arracher deux dents.

* * *

En police correctionnelle.

Un caissier comptait pour détournement de fonds. Le président lui pose la question traditionnelle :

— Qu'avez-vous à dire pour votre excuse ?

— Mon Dieu, c'est bien simple. Je savais que si je ne volais pas cet argent-là, il serait volé par le gérant de la société.

* * *

X... a l'habitude de boire sec.

L'autre jour, un ami allant le voir, le trouve une bouteille de Bordeaux devant lui, en train de tremper des biscuits dans du vin. En moins de cinq minutes la bouteille était vide.

— Bigre, tu bois bien ! ne peut s'empêcher de dire l'ami.

— Par exemple ! protesta X... avec vivacité. Pas moi qui qui boit, se sont les biscuits.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre, s'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argente

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livraison domiciliaire), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des injures qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1936

475 Rue Craig, Montréal